

Histoire d'Espagne tome 2 (p. 231 à 233) Mary-Lafon

Du chaos de cette œuvre informe [La Célestine par le marquis de Villena] et qui a pour pivot une idée peu morale, finit par se dégager la forme dramatique espagnole. Mais l'enfantement fut long et pénible, et il fallut un siècle encore pour arriver, des œuvres décousues d'Encina, des pastorales de Gil Vicente et de Naharro, des drames sacrés, des essais de Lope de Rueda, et des imitations classiques de Villalobos, Oliva, Boscan, Abril, Argensola, aux comédies de Cervantes, le précurseur de Lope de Vega.

Trente et un an avant cette époque, le génie espagnol s'était révélé avec un éclat inouï, par son côté le plus original et le plus vif, le genre picaresque, dans le roman d'Hurtado de Mendoza. Don Diego Hurtado de Mendoza, noble, soldat, homme de lettres, poète, historien et homme d'État, n'eût peut-être pas traversé le nuage des siècles, malgré sa haute naissance et ses diverses aptitudes, si, dans un jour de verve, il n'eût laissé tomber de sa plume, trop maigre et trop gourmée dans l'Histoire des guerres de Grenade, son ravissant **Lazarillo de Tormes**. L'Espagne, vue pour la première fois à travers ses haillons, où son chaud soleil rit, lui fournit le sujet d'un roman admirable, et dont le succès durera autant que la littérature. Supérieur, sous un rapport, car il est un et complet, ou pour mieux dire parfait, à tous les romans espagnols, **Lazarillo de Tormes** brilla dans le ciel de l'esprit, comme l'aube qui annonçait le lever de l'astre de Cervantes.

Comme tous les hommes qui sentent leur force et sont poussés par un démon intime à se produire au grand jour, Cervantes, en sortant des fers, où le hasard l'avait jeté après le combat de Lépante, s'empessa d'aborder le théâtre. Par malheur, l'influence italienne avait déteint sur le caractère national, au point de corrompre le goût, en substituant à la franchise de pensée et à la fermeté d'expression des Castillans, l'indécision, la mollesse et l'afféterie ultramontaines. La gloire de Garcilasso de la Vega, ce trop fidèle imitateur de Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar, égarait les meilleurs esprits ; elle trompa Cervantes lui-même et le fourvoya au théâtre, où, dans le genre faux de mode alors, son intelligence nette et vive ne pouvait qu'avoir un échec ; échec cent fois heureux, puisque l'Espagne allait lui devoir son chef-d'œuvre !...

Banni du théâtre, par la froideur du public et la prodigieuse fécondité de Lope, Cervantes fut contraint d'accepter un autre métier moins digne de lui ; mais il fallait vivre avec sa nombreuse famille.

Un certain Antonio Guevara, chargé de réunir à Séville des approvisionnements pour cette immense *armada*, qui devait envahir l'Angleterre, lui offre un modeste emploi de commissaire des vivres. Cervantes accepte et se dirige avec toute sa famille vers la capitale de l'Andalousie. Le séjour de Cervantes à Séville dura dix années consécutives. Il y composa presque toutes ses Nouvelles, car, au milieu de vulgaires occupations, il entretenait avec les lettres un commerce secret. Incarcéré, à la requête de la *contaduría*, pour une misérable somme de 2,400 réaux (600 francs) dont il se trouvait en déficit, il perd son emploi, se fait agent d'affaires et passe dans la Manche, où il est encore emprisonné à Argamesilla de Alba. Les habitants de ce bourg le mirent sous les verrous, soit parce qu'il réclamait les dîmes arriérées dues par eux au grand prieuré de Saint-Jean, soit parce qu'il détournait de leurs canaux d'irrigation les eaux de la Guadiana qui lui étaient nécessaires pour la fabrication des salpêtres. On montre encore aujourd'hui dans ce bourg une vieille mesure appelée *la casa de Medrano*, comme l'endroit où Cervantes fut emprisonné. Il est certain qu'il y languit longtemps dans un état fort misérable. C'est dans ce triste lieu que fut engendré ce glorieux fils de son intelligence

(*hijo del entedidimiento*). Il fallait une singulière habitude de l'adversité et une rare et noble liberté d'esprit pour faire d'un semblable cabinet de travail le berceau d'un livre tel que **Don Quixote**.

En 1603, Cervantes était à Valladolid, où la cour avait, pour quelque temps, fixé sa résidence. Solliciteur à cinquante-six ans, et poussé par le besoin à l'audience du duc de Lerma, il se vit accueilli froidement et éconduit avec hauteur, quand il parla de ses services. Désabusé une fois de plus, mais non découragé. Cervantes reprit le chemin de sa pauvre demeure, afin d'y achever le livre qu'il avait commencé en prison, et qui allait lui donner l'immortalité avec la vengeance. La première partie de **Don Quixote** parut deux ans après cette déception. Le succès en fut prodigieux. Trente mille exemplaires, chose inouïe pour le temps, furent imprimés et vendus dans l'espace de quelques années. On a prétendu qu'en publiant ce livre, le but de Cervantes avait été de guérir ses contemporains de leur fol engouement pour les livres de chevalerie. Lui-même le laisse entendre à la fin de sa préface. Certes, la passion immodérée de son siècle pour ce genre d'ouvrages appelait un redresseur, et, sans aucun doute, Cervantes voulut l'être. Mais ceci n'est que la surface des choses, et il eut une idée plus haute.

Après avoir protesté, au nom de la raison et du goût, contre l'emphase ridicule et la fausse grandeur, et donné à ses contemporains une leçon qu'ils méritaient, Cervantes, très-probablement voulut aussi protester contre leur ingratitude et se rendre enfin justice à lui-même. Comme Molière, cherchant à se consoler des caprices d'une coquette ingrate et égoïste, en se peignant sous les traits du **Misanthrope**, le soldat mutilé de Lépante, l'héroïque captif d'Alger, l'auteur dédaigné de **Galathée** et de **Numancia**, éprouvait, lui aussi, le besoin de se mettre en scène, et de verser, dans un ouvrage, miroir fidèle des vicissitudes de son existence, un peu de cette ironie sans fiel qui sied au génie méconnu. L'image d'un juste, toujours bafoué, devait lui sourire, car c'était sa propre histoire. Il se fit donc le héros de son livre, et, s'incarnant dans *ce sublime bâtonné*, il forma de toutes ses déceptions, de toutes ses misères, une œuvre pleine d'ironie et de tendresse, drame à la fois railleur et sympathique, épopée burlesque et grave tour à tour, l'une des plus grandes créations, mais à coup sûr la plus originale que, dans aucune langue, ait produite l'esprit humain.

Ajoutons à cette appréciation d'un homme dont le souvenir nous est cher¹, que Don Quixote, c'est le *rêve*, et Sancho, le *réalisme* de la vie Admirablement peints tous deux, ces deux types immortels, dans les situations où ils se meuvent, auraient fait du livre de Cervantes un chef-d'œuvre complet, si, résistant au désir d'y glisser ses nouvelles qui hachent trop souvent et brisent le récit, il eût suivi du début à la fin sa donnée première. Ce livre eut une vogue immense ; mais, s'il donna une immortelle renommée à son auteur, il ne lui donna ni la fortune, ni même la paix des derniers jours; car l'Aragonais qui, sous le pseudonyme d'Avellaneda, publia la deuxième partie de **Don Quixote** avant lui, en volant audacieusement son idée et son titre, lui vola en même temps la moitié des épis de sa gerbe et de son succès. Aussi, dans cette Espagne dont il semble, par sa fierté, son courage, et son génie et ses malheurs, l'incarnation fidèle, Cervantes mourut comme il avait vécu dans un manteau troué, mais sans rancune au cœur et le sourire aux lèvres.

Bien plus heureux, son rival dramatique, arrivé d'emblée, jouit, de son vivant, de toute sa gloire, qui prit des proportions colossales aux yeux de ses contemporains.

¹ Charles Fume, Traduction nouvelle de Don Quichotte de la manche. Introduction.